

PAR MATHIEU PLANTE



# UN TROP BREF ENTRETIEN

AVEC YVES L'ÉGARÉ

**Q Yves, tu viens de Québec et ton père travaillait dans un syndicat ?** Le syndicat, c'était du bénévolat, à temps partiel. Sauf qu'il en a fait beaucoup. Il était employé des postes. Au début, il classait le courrier sur les trains et il a ensuite travaillé dans les bureaux, à l'administration des contrats, au siège social de Québec. Il travaillait pour ce qu'on appelait à l'époque la *malle rurale*. Pour le syndicat, c'était une section locale de la FTQ à Québec. Mon père a été secrétaire, ensuite trésorier, vice-président et puis finalement président.

**Q Et ta mère faisait quoi ?** Elle a arrêté de travailler dès son mariage et elle a eu quatre enfants, quatre garçons. Avant, elle avait travaillé comme vendeuse chez *Zellers* ou *Kresge*.

**Q Et t'avais du caractère quand t'étais jeune.** Oui. Mon père disait : « *Il suffit de lui demander une chose pour qu'il fasse le contraire.* »

**Q Et t'avais un bon rapport avec tes parents ?** Oui, oui. Aucun des quatre gars a vraiment causé de problèmes à nos parents. À l'adolescence, y'en a qui prenaient les études moins au sérieux, mais on a finalement, les quatre gars, fait nos études universitaires.

**Q Et justement, à l'adolescence, qu'est-ce que tu voulais faire dans la vie ?** Le syndicalisme m'intéressait, mais je suis allé étudier en histoire à l'Université Laval. C'était vraiment une passion à l'époque. Avant, j'avais fait le cours classique, mais seulement en partie parce qu'il a été abandonné à la fin des années 1960 avec l'arrivée des cégeps et des polyvalentes. J'ai donc fait quatre ans de Latin et trois ans de Grec. Après l'université, j'ai failli devenir enseignant, on m'avait offert une job au cégep, mais je voulais finir ma maîtrise.

**Q Et ta thèse portait sur la crise des années 1930, si je me souviens bien ?** Crise et chômage dans la ville de Québec de 1929 à 1939.

**Q Et t'es arrivé quand à Montréal ?** Fin 1979. Et rapidement je commence à travailler à l'Union des écrivains (UNEQ) parce qu'ils avaient besoin de quelqu'un pour écrire un dictionnaire. Le dictionnaire des écrivains québécois. Ils avaient ouvert le poste à plusieurs reprises sans trouver quelqu'un. C'était un contrat d'un an. Ensuite j'ai travaillé chez un éditeur pendant trois ans.

**Q Quel éditeur ?** France-Amérique. J'étais réviseur et correcteur.

**Q Et tu reviens ensuite à l'UNEQ.** Arrive le dossier des droits de reprographie dans le milieu de l'enseignement. L'UNEQ avait réussi à aller chercher un million par année pour compenser les photocopies dans le milieu de l'enseignement. Mais il fallait monter le système. Et c'est là qu'ils sont venus me chercher. Je suis devenu directeur des droits de reprographie. Il fallait établir un répertoire, faire les répartitions entre auteurs et éditeurs. L'UNEQ avait la main haute sur ce dossier, mais il fallait se concerter avec les éditeurs..

Et quand le directeur général Michel Gay est parti, on m'a offert le poste, que j'ai occupé pendant un an ou deux.

**Q Et en 1989, t'es entré à la SARTEC, qui s'appelait la SARDEC à l'époque.** J'avais eu vent de l'ouverture du poste. Je savais qu'il y avait un aspect plus syndical à la SARTEC. Parce qu'entre autres la *Loi sur le statut de l'artiste* favorisait les associations comme la SARTEC. L'UNEQ avait pas autant de pouvoir au niveau des négociations. ►

**Q Et j'imagine que t'étais très content d'avoir été choisi pour le poste ?** Oh oui. C'était l'époque des grands changements dans ma vie. Quand je suis devenu directeur général de l'UNEQ en 1987, j'ai eu ma première fille. J'ai eu ma deuxième en 1988 et je suis entré à la SARTEC en 1989. Tout ça, c'était une période assez effervescente.

**Q La grande période de négociations démarrait, t'avais deux bébés à la maison. C'était quand même une vie bien remplie.** Oui, mais c'était ce que je voulais. Je voulais des enfants et je voulais la job à la SARTEC. C'était un petit syndicat particulier, un syndicat de pigistes. C'était exactement la vie que je voulais mener. Et aussi, j'étais dans ma trentaine, on a plus d'énergie.

**Q Et la première entente télé avec l'APFTQ a été signée en 1992.** La négociation était déjà amorcée quand je suis arrivé. Il y avait eu des interruptions, mais avec la *Loi sur le statut de l'artiste*, ils avaient l'obligation de négocier. Ça été laborieux. Je négociais avec ton père (Jean-Pierre Plante, président de la SARDEC à l'époque). Ton père était un lève-tôt et il arrivait avec des propositions déjà couchées sur papier. Dans la première année, j'écoutais ce qui se disait, j'apprenais. Mais la deuxième année, l'apprentissage était fait et j'intervenais beaucoup plus. Ça prend un certain temps à comprendre le milieu et les enjeux.

**Q Et la perte des recherchistes dans les années 1990, ça a été un coup dur ?** Oui. Quand je suis arrivé, les recherchistes représentaient 50 % du volume de contrats. La décision nous a complètement échappé. Radio-Canada voulait réviser les unités d'accréditations dans le but de les réduire. On savait presque dès le départ qu'on allait les perdre. On était un petit syndicat et quand une instance a pour mandat de réduire le nombre de syndicats, c'est souvent les plus petits qui sont appelés à tomber les premiers.

La perte des recherchistes c'a été un dur coup pour nous et pour eux. Certes, plusieurs sont devenus membres du Syndicat des Journalistes de Radio-Canada. Mais ceux qui travaillaient dans le privé et seulement à l'occasion à Radio-Canada, ont beaucoup perdu, surtout lorsque l'on a essayé d'obtenir l'accréditation au privé et que la Commission de reconnaissance

a refusé de les considérer comme des créateurs au sens de la loi. À notre grand dam, parce qu'on était persuadé du contraire.

Mais ce qui a permis à la SARTEC de survivre, c'est qu'entre temps, on avait négocié des ententes dans le privé pour les auteurs, autant en télé (1992) qu'en cinéma (1999).

**Q Depuis 1989, l'industrie a vraiment changé.** Quand je suis arrivé en 1989, notre volume de contrats était d'à peu près cinq millions et demi et 80 % de ces contrats venaient de Radio-Canada. Et près de la moitié de ce 80 %, c'était les contrats des recherchistes. Maintenant c'est plus près de trente millions en volume de contrat et y'a presque plus rien qui se fait à Radio-Canada, c'est presque exclusivement chez les producteurs privés.

**Q Et l'accomplissement dont tu es le plus fier ?** À chaque fois qu'on a signé une première entente collective.

**Q Dans le fond, ce que t'aimes, c'est le champagne.** Oui. (Rires) C'est toujours une œuvre de collaboration les négociations. Les comités travaillent très fort pour arriver à une entente. La première entente en cinéma, ça a pris sept ans. C'est beaucoup de travail pour les comités. Et plus récemment, on a signé une entente pour les adaptateurs. Y'avait même pas de contrats individuels. On a donc dû parler aux adaptateurs pour comprendre ce qu'étaient les enjeux, les problèmes, afin d'encadrer tout ça.

**Q Tu nous quittes à la fin du mois de mars. Et tu pars aussitôt marcher un mois sur le chemin de Compostelle.** Oui. C'est pour décrocher. Faire une transition entre le travail et la retraite. Une remise en forme aussi. Marcher pendant trente et quelques jours, c'est une bonne façon de s'occuper de soi.

**Q Et t'as d'autres projets, comme l'écriture ?** Oui, j'aimerais me replonger dans l'histoire. J'aimais beaucoup à l'époque avoir le temps de faire de la recherche. Réfléchir, laisser mijoter le fruit de ces réflexions et organiser la matière.

**Merci pour tout, Yves.** 